
Des mythes pour expliquer l'inexplicable



La fréquence des crues et des inondations sur Terre a fait du Déluge un mythe universel (représenté ici, en 1916, par le peintre Léon Comerre).

Par CORALIE HANCOK

Le 04 mars 2011 à 00h00 - mis à jour 19 nov 2018 à 15h33 |

Manifestation de la colère du ciel, punition divine... Toutes les civilisations ont cherché à comprendre les catastrophes qui les frappaient. Une quête de sens qui a alimenté légendes et récits, parfois salvateurs.

En ce 24 août 79, sur les pentes du Vésuve, les habitants de Pompéi s'apprêtent à vivre une nouvelle journée. Ils ne savent pas que ce sera pour eux la dernière. Après 1500 ans de silence, le volcan vient de se réveiller. En moins de vingt-quatre heures, il ensevelira Pompéi et Herculaneum sous plusieurs mètres de cendres et de magma, faisant des centaines, peut-être même des milliers de morts. Les vignobles de Pompéi, réputés à travers tout le monde romain, sont irrémédiablement détruits. Dans tout l'Empire, c'est la stupéfaction. Une commission d'enquête est dépêchée sur place pour évaluer les dégâts et l'empereur Titus se déplace en personne. Dans la lignée de Pline le Jeune, qui, à travers ses écrits, nous a transmis la chronologie exacte de la catastrophe, plusieurs poètes romains continueront d'évoquer l'éruption des décennies plus tard. Grâce à eux, elle est l'une des plus connues de l'Antiquité. Pourtant, elle est loin d'être la seule et la plus puissante. En effet, environ 1600 ans plus tôt, au cœur de lamer Égée, l'éruption du Santorin, suivie d'un raz-de-marée, fut bien plus violente. Floyd McCoy, professeur de géologie à l'université d'Hawaï, estime qu'elle a rejeté dans l'atmosphère près de 100 km³ de cendres et autres produits pyroclastiques. « *Une telle magnitude fait de l'éruption du Santorin l'une des plus importantes de l'histoire, avec pour seul équivalent celle du Tambora, en Indonésie, en 1815* », explique-t-il. Difficile d'imaginer qu'untel événement ait pu être effacé de la mémoire collective. Pour certains, parmi lesquels l'archéologue grec Spyridon Marinatos, qui mit au jour en 1967 au sud de Santorin les ruines d'un «Pompéi» préhistorique, le récit de la catastrophe aurait été transmis de façon orale avant d'inspirer, des siècles plus tard, le mythe platonicien de l'Atlantide (voir encadré p. 95). Pour d'autres, les conséquences de cette éruption se firent sentir jusqu'en Égypte, conséquences dont le livre de l'Exode aurait gardé la trace à travers le mythe biblique des Dix Plaies d'Égypte. Ainsi, selon l'hypothèse

élaborée en 2002 par les géologues Gilles Lericolais, de l'Ifremer de Brest, et William Ryan, du Lamont-Doherty Earth Observatory de New York (États-Unis), les cendres émises par le Santorin, dont on a effectivement retrouvé les traces dans les sédiments du Nil, ont pu teinter le fleuve égyptien de rouge, assombrir le ciel pendant plusieurs jours et même provoquer un dérèglement du régime des pluies à l'origine de la pullulation des mouches, batraciens et sauterelles, ainsi que des infections parasitaires décimant le bétail, autant de « plaies » mentionnées par la Bible. Dans cette tentative de faire concorder géologie et mythe biblique, les deux géologues n'en sont d'ailleurs pas à leur coup d'essai. A la fin des années 1990, ils avaient avancé l'hypothèse selon laquelle le déversement de la Méditerranée dans la mer Noire il y a 7500 ans suite à l'effondrement du barrage rocheux du Bosphore serait à l'origine du mythe du Déluge. Une théorie contestée, d'autres chercheurs estimant que le déversement s'est fait de façon progressive et n'a donc rien eu de diluvien.

LE MYTHE DU DÉLUGE, VERSION SUMÉRIENNE

L'envie prit aux plus grands dieux de provoquer le déluge. [...] Six jours et sept nuits durant, bourrasques, pluies battantes, ouragans et déluge continuèrent de saccager la Terre. [...] Et l'anathème passa sur les hommes, comme la guerre. Personne ne voyait plus personne du ciel, les multitudes n'étaient plus discernables, parmi ces trombes d'eau.

EXTRAIT DE L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH, TABLETTE XI, MÉSOPOTAMIE, XVII^e OU XVIII^e SIÈCLE AVANT J.-C.

“ *La mise en récit n'est pas un jeu gratuit : la catastrophe contient un message que les croyants peuvent interpréter pour agir*

LA DRAMATISATION D'ÉVÉNEMENTS RÉELS

Pour d'autres encore, tels Bernard Sergent, historien au CNRS et président de la Société de mythologie française, ce sont plutôt les crues des fleuves qui auraient inspiré le, ou plutôt les, mythes du déluge. Car, des Sumériens aux Incas en passant par les Indiens Cheyenne, les Pygmées d'Afrique ou les Mongols, le déluge est un mythe universel. Au centre de l'Inde, par exemple, il est fait état d'un déluge de douze ans provoqué par un dieu qu'un chacal avait offensé, tandis qu'aux îles Palau, en Micronésie, le déluge fut orchestré par les dieux en réponse au vol des étoiles. Une universalité qui, selon Bernard Sergent, trouve son origine dans la confrontation de presque toutes les sociétés humaines aux crues et aux inondations. « *Pour ceux qui, comme moi, considèrent que les mythes sont la dramatisation d'événements réels, la nature cyclique des inondations fait de celles-ci des événements conceptualisables, d'où ce florilège de mythes* », explique-t-il.

Penser la catastrophe, lui donner un sens, voilà bien le défi auquel ont été confrontées un jour ou l'autre toutes les civilisations. Et c'est là qu'intervient le récit, puis le mythe : il permet d'expliquer l'inexplicable, souvent par quelque punition divine qu'aurait suscitée le comportement des hommes. « *Chez les Grecs anciens, les tremblements de terre sont dus aux colères du dieu Poséidon. Ils expliquent ainsi le séisme survenu à Sparte : des fidèles auraient été dérangés alors qu'ils se recueillaient au temple du Cap Ténare. Un acte d'impiété qui aurait été puni par Poséidon* », explique Sonia Darthou, historienne au sein de l'unité de recherche Anthropologie et histoire des mondes antiques (CNRS/EHESS), à Paris. En Chine, les catastrophes naturelles sont perçues comme des signes témoignant de la réprobation du Ciel envers les dirigeants en place. Ainsi, une série de catastrophes pouvait aboutir à la disgrâce d'une dynastie au profit d'une autre qui aurait davantage ce que les Chinois appellent le « mandat du ciel ».

L'ÉRUPTION DU VÉSUYE RACONTÉE PAR PLINE LEJEUNE

[...] Une nuée noire et horrible, déchirée par des tourbillons de feu, laissait échapper de ses flancs entrouverts de longues traînées de flammes semblables à d'énormes éclairs [...]. La cendre commence à descendre sur nous, encore en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois un épais brouillard qui nous suit, menaçant, en se répandant sur Terre tel un torrent [...]. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour de la lumière, mais l'approche du feu qui nous menaçait. Ils'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint. La pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous nous levions de temps en temps pour secouer cette masse qui nous eût engloutis et étouffés sous son poids [...]. Bientôt, nous revîmes le jour et même le soleil, mais aussi blafard qu'il apparaîât dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux encore troublés. Des monceaux de cendres couvraient tous les objets, comme d'un manteau de neige.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE PLINE LE JEUNE À TACITE (LETTRES, VI, 20), Ier SIÈCLE APRÈS J.-C.

En 79, le Vésuve anéantit Pompéi et Herculaneum (ici, le corps d'un habitant pétrifié). Un événement que nous ont transmis avec précision nombre d'auteurs latins, faisant de cette éruption la plus connue de l'Antiquité.

LES DIX PLAIES D'ÉGYPTE SELON LA BIBLE

Toutes les eaux qui sont dans le fleuve se changèrent en sang [...]; les grenouilles montèrent et recouvrirent la terre d'Égypte [...]; toute la poussière du sol se changea en moustiques [...]; des taons en grand nombre entrèrent [...] dans tout le pays d'Égypte [...]; tous les troupeaux des Égyptiens moururent [...]; gens et bêtes furent couverts d'ulcères bourgeonnant en pustules [...]; Yahvé fit tomber la grêle sur le pays d'Égypte [...]; les sauterelles [...] couvrirent toute la surface du pays [...]; il y eut d'épaisses ténèbres [...]; tous les premiers-nés mourront dans le pays d'Égypte.

EXTRAITS DU LIVRE DE L'EXODE, CHAPITRES 7 À 12.

Certains archéologues cherchent les traces d'une catastrophe réelle derrière certains mythes : l'éruption du Santorin (1500 av. J.-C.) aurait provoqué un dérèglement climatique à l'origine du mythe des Dix Plaies d'Égypte.

Les croyances avaient leur utilité sociale. Ainsi, les processions de la Tarasque, sorte de dragon du Rhône, rappelaient à la population les risques de crues.

SE PROTÉGER D'UN NOUVEAU FLÉAU

Le monde judéo-chrétien n'a pas fait exception : le fléau de Dieu y fut également l'explication première des catastrophes. « *En fonction de leur gravité, les éruptions du Vésuve survenues au Moyen Age étaient considérées soit comme une punition divine, soit comme un avertissement, un signe annonciateur de guerre ou d'épidémie* », explique Brice Gruet, un géographe de l'université Paris XII qui a étudié l'histoire des éruptions volcaniques en Campanie. Au-delà des seuls dégâts physiques, la catastrophe contient donc un message, que les croyants vont essayer d'interpréter pour modifier leur comportement. Comprendre pour agir. La mise en récit n'est donc pas un jeu gratuit. Et cette explication divine n'est en rien synonyme de fatalité, bien au contraire. Pour Grégory Quenet, maître de conférences en histoire moderne et en histoire de l'environnement à l'université de Versailles Saint-Quentin, « *donner du sens aux catastrophes facilitait la résilience* ». En d'autres termes, elle permettait à la population de rebondir. « *Après une catastrophe, la religion permettait de reconstituer l'unité du groupe, à travers notamment le regroupement des fidèles au sein de l'Église ou l'organisation de processions comme à Manosque, dans les Alpes-de-Haute-Provence, où depuis le séisme de 1708, on organise une procession pour remercier la Vierge d'avoir épargné la vie des habitants* », explique l'historien. « *Ces processions sont aussi prophylactiques. Ainsi, autour du Vésuve, elles avaient pour fonction d'implorer la protection de saint Janvier* », ajoute Brice Gruet. Donner du sens à l'événement a donc avant tout une fonction vitale : livrer des clés pour se protéger d'une nouvelle catastrophe similaire dans l'avenir. D'autant que « *les processions étaient un rappel efficace, dans des sociétés peu alphabétisées, d'un danger volcano-sismique réel. On observe le même phénomène, d'origine encore plus ancienne puisque païenne, avec les processions de la Tarasque, sorte de dragon du Rhône, qui rappelaient aux habitants le risque d'inondations dans le sud de la France* », précise-t-il. Les rituels magiques, les prières ou encore l'invocation des dieux, tel Chac, le dieu de la pluie chez les Mayas, étaient censées prémunir des sécheresses ou des inondations.

Parallèlement à ces rituels ont peu à peu été mises en place des mesures plus pragmatiques. Ainsi, dès IX^e avant le siècle, les habitants des futurs Pays-Bas construisent leurs premières digues, tandis qu'au Japon, les habitations traditionnelles et les pagodes sont conçues pour résister aux séismes. Dès le XVI^e siècle, les assurances font leur apparition en Allemagne, pour pallier les conséquences des incendies. L'invocation de colères divines n'empêche pas non plus les hommes de tenter d'expliquer les mécanismes physiques qui sous-tendent les catastrophes. « *Pendant longtemps, les explications divines et celles plus scientifiques ne sont pas antinomiques* », explique Grégory Quenet. Ainsi, le rapprochement est fait très vite entre la pluie qui tombe et les fleuves qui débordent, ou entre les cycles lunaires et les marées. Pour les séismes et le volcanisme, les explications sont plus fantaisistes. Pendant très longtemps, c'est la théorie pneumatique d'Aristote qui prévaut : les séismes seraient dus aux courants d'air qui circulent dans la Terre et qui, lorsqu'ils sont obstrués, provoquent des explosions.

DES CIVILISATIONS ÉBRANLÉES

Une catastrophe naturelle peut-elle détruire une civilisation ? Depuis *Effondrement*, publié par le biologiste et géographe américain Jared Diamond en 2005, la théorie est à la mode. Ainsi, les vagues de sécheresse qui ont frappé l'Amérique centrale au IX^e siècle après J.-C. auraient causé la perte des cités mayas. Tandis qu'au même moment en Chine, le dérèglement du régime des moussons serait à l'origine de la chute de la dynastie Tang. Au XIV^e siècle, c'est la dynastie Yuan qui aurait fait les frais d'un épisode de sécheresse. Autre hypothèse, l'abandon d'Angkor, au Cambodge, serait la conséquence d'une grave sécheresse qui aurait mis à mal les canaux d'irrigation de la cité. L'idée développée par Jared Diamond, et d'autres, n'est pas nouvelle.

En 1967, après avoir mis au jour, au sud du Santorin, les restes d'un village enseveli sous les cendres, l'archéologue grec Spyridon Marinatos avait fait de l'éruption de ce volcan et du raz-de-marée qui s'ensuivit la cause de la disparition de la civilisation minoenne, qui s'était développée en Crète au III^e millénaire avant notre ère. Mais l'hypothèse a été abandonnée. Car établir un lien direct entre une

catastrophe naturelle et la chute d'une civilisation s'avère hasardeux. Dans le cas d'Angkor, les conflits internes, l'affaiblissement du pouvoir religieux et les événements climatiques ont pu jouer de concert. De même, l'effondrement des cités mayas doit sans doute plus aux conflits qui les opposaient qu'aux sécheresses. A moins que les secondes aient attisé les premiers. Car si, à elle seule, une catastrophe naturelle n'a sans doute pu détruire une civilisation, elle a pu mettre à mal des régimes déjà en difficulté, et parfois être le déclencheur de guerres civiles. En novembre 1970, le cyclone Bhola précipita ainsi la création du Bangladesh en exacerbant les tensions entre Pakistan occidental et Pakistan oriental.

Une grave sécheresse a pu jouer un rôle dans la chute de la civilisation khmère à Angkor, mais des conflits internes seraient également en cause.

LE SÉISME DE LISBONNE VU PAR VOLTAIRE

Ô malheureux mortels ! Ô terre déplorable !

Ô de tous les mortels assemblage effroyable !

D'inutiles douleurs éternel entretien !

Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien »;

Accourez, contemplez ces ruines affreuses,

Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses, Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,

Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;

Cent mille infortunés que la Terre dévore,

Qui, sanglants, déchirés, et palpitant encore,

Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours

Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,

Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,

Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois

Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix » ?

Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :

« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leur crime » ?

Quel crime, quelle faute ont commise ces enfants

Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE, VOLTAIRE, 1756.

Le séisme survenu à Lisbonne en 1755 marque une rupture. Dans la foulée de Voltaire, les hommes cherchent une explication plus rationnelle aux catastrophes.

Pour les Grecs anciens, les tremblements de terre étaient dus à la colère du dieu Poséidon (représenté ici en 1504, par Léonard de Vinci). Ce type d'interprétation divine perdurera jusqu'au siècle des Lumières.

DES DRAMES DÉSORMAIS INADMISSIBLES

siècle que l'explication divine sera réellement mise à mal. Le 1er novembre 1755, un terrible séisme frappe Lisbonne, suivi d'un raz-de-marée et d'un incendie. Le bilan est lourd : 50 000 morts. Mais, dans la conscience des vivants, les ravages sont tout aussi perceptibles. Une rupture se crée, ou plutôt un glissement, dans la façon dont sont appréhendées les catastrophes naturelles. Non que les réactions religieuses disparaissent. Mais, pour la première fois, certains philosophes, au premier rang desquels Voltaire, jugent la catastrophe inadmissible. Pour le philosophe des Lumières, rien ne justifie autant de souffrance. Il s'oppose ainsi à Rousseau et aux philosophes de l'Optimisme qui considèrent que notre monde est le meilleur des mondes possibles, le mal n'étant que le pendant nécessaire du bien. Corollaire de cette distance qui se crée entre Dieu et ce qui se passe ici-bas, l'idée s'impose que c'est à l'homme de lutter contre le mal. A l'homme, mais aussi à l'État qui prend de plus en plus de place dans la prise en charge de la catastrophe. A la gestion locale souvent orchestrée par les curés et les prêtres, succède une gestion nationalisée dirigée par le monarque ou ses ministres. Pour Grégory Quenet, « *cette prise en compte de la catastrophe par l'État va de pair avec la XVIIIe montée de l'État fiscal; à partir du siècle, on voit d'ailleurs se multiplier les demandes d'exonération d'impôts quand une catastrophe survient* ». L'État est également sollicité pour prévenir le retour de la catastrophe. Philippe Buache, géographe du roi de France, dresse une carte des séismes européens et en 1756, l'Académie de Rouen organise un concours d'idées pour lutter contre les tremblements de terre. Ces débats et cette laïcisation progressive appartiennent bien à la pensée des Lumières. Quant à Rousseau, en répondant au poème de Voltaire en ces termes « *Convenez (...) que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul* », il pointe pour la première fois un problème étrangement d'actualité, la responsabilité de l'homme dans la catastrophe. Aujourd'hui encore, de tels débats ont lieu entre ceux, héritiers d'une vision technologique et triomphante, qui tentent de dompter la nature et ceux qui préfèrent s'y adapter. Et, alors que les Vénitiens construisent un gigantesque système d'écluses censé stopper les occurrences d'*acqua alta* - projet qui est d'ailleurs loin de faire l'unanimité quant à son efficacité - les Hollandais ont, quant à eux, décidé de rendre plusieurs polders, ces terres qu'ils avaient gagnées sur lamer, à cette dernière. Face à la nouvelle menace du réchauffement climatique, deux visions s'affrontent encore.

À LA RECHERCHE DE L'ATLANTIDE

Au IV^e siècle avant J.-C., le philosophe grec Platon raconte dans *Timée* et *Critias*, l'histoire d'une île, Atlantide, détruite il y a 9 000 ans suite à un tremblement de terre et un raz-de-marée.

Le philosophe fait-il référence à un événement réel ?

Nombreux sont les explorateurs à avoir cherché les traces de cette civilisation perdue. Certains ont cru l'avoir trouvée aux Açores, dans les Canaries, en Scandinavie et jusqu'en Amérique latine ! A la fin des années 1960, l'archéologue grec Spyridon Marinatos fait de l'éruption du Santorin l'événement fondateur du mythe de l'Atlantide.

En 2002, le géologue et préhistorien français Jacques Collina-Girard situe, lui, l'Atlantide au niveau du détroit de Gibraltar.

Untel événement a-t-il pu se transmettre oralement ? Possible. Mais, pour bon nombre d'historiens, l'Atlantide de Platon est avant tout une fable politique. « *C'est une allégorie de la société athénienne qui vise à condamner la politique maritime et militaire qu'elle mène depuis 150 ans* », analyse Bernard Sergent, historien au CNRS et président de la société française de mythologie. Ainsi, la catastrophe serait un avertissement adressé aux Athéniens qui, après avoir constitué un riche et vaste empire, ont finalement connu la défaite et le déclin.

Sur cette carte d'Athanasius Kircher (1664), l'île se situerait quelque part entre l'Afrique... et l'Amérique.